

jours, je tourne la tête et regarde en arrière. Ah ! quel tableau, mes enfants ! Figurez-vous une masse croulante, une avalanche vivante dévalant derrière moi ! Les buffles me poursuivaient avec tant de rage qu'ils se poussaient les uns les autres ; ceux des côtés fonçaient dans le tas pour se faire une place ; d'autres se cabraient et s'avançaient debout, presque portés par leurs voisins. On eût dit une seule bête énorme, monstrueuse, fantastique, comme on en voit dans les cauchemars, un bloc informe de chair fumante, hérissé de cornes du haut en bas !

« Mais jugez de mon ébahissement. A mesure que j'approchais des roches, les buffles semblaient ralentir leur course. On aurait dit qu'ils avaient peur. Soudain la troupe s'arrêta net. Un moment, comme hésitant, les buffles restèrent sur place, humant l'air à pleins naseaux. Puis ils se séparèrent, rebroussant chemin pour la plupart.

« Dieu soit loué, pensai-je ; j'étais sauvé. A présent, les voici, les roches. Un étroit sentier, montant, tortueux, embroussaillé, les contournait. Je m'y engage d'un pied lesté, me frayant tant bien que mal un chemin parmi les ronces enchevêtrées. En grim pant, en m'agrippant, j'arrive à une sorte de grotte formée de deux énormes blocs de terres. Ils se touchaient par le sommet, puis allaient s'écartant, en sorte qu'il y avait entre eux, à la base, un espace vide, aussi noir qu'une gueule de four. « Bonne affaire ! pensai-je. Voilà une grotte où il doit faire frais. Je vais donc pouvoir me reposer à l'aise ». Je me dirige vers l'entrée de la grotte. J'étais au seuil, j'allais entrer, quand tout à coup...

« Non, non, rien ne peut donner une idée de la rapidité de cette attaque. Un ressort qui se détend, une grande ombre lancée qui jaillit des ténèbres, quelque chose de souple, de brusque et de lourd ; une masse pesante qui s'abat sur moi, voilà mon impression première. Je ne compris, ne sentis rien, sinon que je tombais, écrasé sous un poids ; une haleine chaude effleura mon visage. Alors, d'instinct, à l'aveuglette, j'abaissai le revolver que j'avais à la main. Quatre coups de feu, un râle sourd, la sensation d'un grand corps qui s'affaisse brusquement. Je reste un moment sans pensée. Puis, peu à peu, mes sens me reviennent. J'ouvre les yeux. A deux pas de moi, flasque, inerte, un tigre était étendu, blessé à mort.

« Ma première idée fut de me tâter les membres. Rien de cassé. L'épaule, seulement, me cuisait un peu. Des gouttes de sang sur ma main me firent constater que j'étais blessé. Ce n'était rien. Un léger coup de griffe. Allons ! j'avais eu de la chance. Et puis, j'étais tout fier d'avoir visé si juste. Un vrai coup de hasard, mais n'importe ! La bête était bien touchée. Une bête royale, ma foi. Je la vis se débattre dans un dernier spasme. Ses pattes, ses terribles pattes, se détendirent. Et puis, plus rien. Elle était morte.

« Eh bien ! le croiriez-vous ? C'est à ce moment-là que j'eus peur, oh ! mais, une peur folle, irraisonnée. Moi qui jusqu'alors n'avais pas tremblé, c'est en voyant le corps inerte de mon ennemi, en regardant ses crocs effrayants entre lesquels j'avais bien manqué d'être broyé, que je fus saisi de terreur. Je frissonnais, je pivotais sur les talons. Je restai ainsi quelques instants, éperdu, sans pensée. Puis, brusquement d'un bond, je m'élançai, fuyant à toutes jambes, comme si j'avais encore eu un troupeau de buffles à mes trousses.

« J'étais si troublé que je n'avais même pas songé à ramasser mon revolver. Il était resté sur le champ de bataille. Mais maintenant, je n'en avais plus besoin. Les buffles étaient loin. J'eus d'ailleurs le bon sens de faire un détour pour éviter les marécages.

« Tout en courant, je revenais à moi, je reprenais le dessus. Et j'avais honte de moi-même.

« — Comment, pensais-je, c'est quand tout danger est écarté, quand je me retrouve, par miracle, à peu près sain et sauf après une telle aventure, que je me mets à trembler de tous mes membres ? Va, Lamigrane, me disais-je, tu n'es qu'une poule mouillée. Tu n'es pas un homme !

« Mais j'avais beau m'injurier, ma sottise frayer

persistait. Ce fut une circonstance tout à fait inattendue qui me remit d'aplomb. Figurez-vous qu'au moment où, filant toujours vers la mer, je passais devant un gros bosquet de bambous, j'en vis surgir deux indigènes qui se plantent devant moi, l'air menaçant, en brandissant l'un une sorte de grand hachoir emmanché au bout d'un bâton, l'autre un vieux fusil au long canon de bronze.

« La vue de ces Pavillons-Noirs, petits, chétifs, si ridicules avec leur corps malingre et leurs armes grotesques, produisit sur moi une réaction bienfaisante. Du coup, je me retrouvai moi-même, je redevins le Claudius d'autrefois. Le fait est qu'ils étaient assez drôles, ces négroillons, qui prétendaient m'empêcher de passer, moi qui venais de me colleter successivement avec un buffle et un tigre !

« Je me cale, je fonce sur eux : « Place, « microbes, ou je vous avale ! » L'homme au mousquet tire et me rate. Son camarade essaye à peine de lever son hachoir que je le lui arrache des mains. Cela fait, j'attrape un des Chinois au cou et je serre, je serre, tout en jouant des pieds pour me débarrasser de l'autre. Mais le maudit pirate parvint pourtant à se glisser près de moi. Il me mordit au bras si cruellement que je lâchai prise. Aussi bien, celui que je tenais avait son compte. Au tour de l'autre. Réunissant tout ce qui me restait de forces, j'empoigne l'indigène qui venait de me mordre, je le soulève de terre. A mes pieds, le Fleuve Rouge coulait, impétueux. Ah ! ce ne fut pas long. Le temps de compter jusqu'à trois... Et avant qu'il n'eût eu le temps de dire « ouf ! » voilà mon Chinois dans l'eau. Il s'y débattit quelques instants et disparut.

« Je repris ma course et cette fois j'arrivai sans incident à la chaloupe. On m'attendait depuis longtemps. L'enseigne était furieux. Du plus loin qu'il m'aperçut, il m'apostropha avec indignation. Mais quand il vit ma pâleur, mes habits en loques et pleins de sang, il s'adoucit, s'inquiéta. On fit cercle autour de moi, on s'empressa. Je vous laisse à penser comment le récit de mon aventure fut accueilli !

« Voilà mon histoire, mes enfants. C'est la seule fois de ma vie où j'aie jamais connu la peur, la vraie. Et maintenant, si vous doutez, si vous pensez que je me vante, j'ai là de quoi vous prouver que tout cela n'est pas un conte. J'ai des pièces.

Ce disant, Lamigrane ôta sa vareuse, écarta sa chemise et, montrant sur son épaule une large cicatrice :

« Voilà, fit-il, la signature du tigre, de M. Tigre, comme disent les Annamites. Et là, sur mon bras, cette marque, c'est l'empreinte des dents du Pavillon-Noir !... Maintenant, à vous le tour, on écoute.

H. GUY.

(Lectures pour Tous)

BOUTON DE ROSE BLANCHE

Dans mon jardin, le doux printemps fait éclore des milliers de fleurs odoriférantes : la jeune renoncule, aux brillantes couleurs d'or se trouve à côté des géraniums écarlates ; le jasmin à la corolle blanche et à l'odeur capiteuse pousse à côté des marguerites au cœur d'or et aux couronnes blanches ; les fuchsias, les digitales pourprées, les myosotis azurés, toutes les fleurs variées de l'ancien et du nouveau continent se pressent, se coudoient, se mêlent avec art, grâce à l'habileté, à la science de mon jardinier-fleuriste qui sait faire de mon petit coin de terre un véritable paradis terrestre.

Mais parmi toutes ces fleurs variées, aux couleurs brillantes, aux pétales veloutés, au luxuriant feuillage, celle qui attire le plus nos regards, qui obtient tous les suffrages de la beauté, c'est, sans contredit, la rose, cette reine des jardins, disent les poètes !

J'ai des rosiers d'espèces différentes, variées : depuis le rosier blanc jusqu'au rosier rouge foncé, en passant par les variétés : jaune, rose, écarlate et pourpre. Mais le rosier que je fais cultiver avec le plus de soin avec le plus de plaisir est le beau rosier blanc que j'ai planté à la place d'honneur de mon parterre ; parce qu'il me rappelle de doux et de tendres souvenirs ; il

a été témoin de mes joies du jeune âge et des amères douleurs causées par mes illusions disparues !

Et chacun le sait, l'homme s'attache aussi bien aux objets qui lui rappellent ses chagrins et ses pleurs, qu'aux objets qui sont pour lui le souvenir des événements heureux de cette vie terrestre, de cette vie éphémère, qui est semée pour nous de bonheur et de larmes, de joies et de souffrances, de félicités et de soupirs. Cette vie que nous aimons et que nous maudissons parfois !

Le rosier blanc est à l'approche des beaux jours, à l'arrivée du gai soleil, couvert d'une multitude de boutons prêts à éclore, prêts à s'épanouir sous les brillantes caresses de l'astre du jour. Comme ils sont beaux ces boutons de rose ! lorsque, le matin, la rosée, déposée par la nuit, brille, au soleil levant, de mille feux et ressemble à d'innombrables diamants posés là par une main mystérieuse, et forme le diadème de cette reine des jardins : la belle rose !

Aussi écoutez leur langage, ne semblent-ils pas vous dire :

— Oh ! comme il nous tarde d'être arrivés à l'heure bénie de notre épanouissement ! Comme nous serons heureux, lorsque le papillon, aux brillantes couleurs, viendra se poser sur nos pétales et pomper le suc de notre cœur ! Poser ses plus doux baisers sur notre face caressée par le doux zéphyr d'une chaude journée d'été.

Peut-être que plus tard nous serons admis à orner le front pur d'une jeune et belle communiant, et que la blancheur de nos pétales sera l'emblème de la pureté de son cœur ; de ce cœur qui, avide d'amour, va se fondre avec le Dieu d'amour, le Dieu de paix, le Dieu qui veut régner en maître sur tous les cœurs et qui, pour nous attirer à lui, n'a pas craint d'expirer sur une croix et de souffrir la mort ignominieuse qu'on réservait jadis aux plus grands criminels ?

Peut-être, dit encore le bouton de rose, que je suis destiné à orner la toilette d'une jeune mariée, peut-être qu'il me sera permis de donner à l'heureux époux un image de la pureté de celle qui unit sa vie à la sienne ! et que je verrai mes pétales mouillés de larmes de bonheur et de joie, des larmes qui auront jailli des yeux bleus et purs de la jeune vierge !

Peut-être encore suis-je destiné à accomplir un devoir qui, quoique triste, ne me semble pas pénible. Peut-être que j'entrerai dans la couronne offerte, par ses amies, à une jeune vierge qui, ayant à peine entrevu les alarmes de cette pénible vie, s'est envolée vers l'éternel séjour et a contemplé, avec dégoût, ce bas-monde où l'innocence, la vertu, le beau, le bien sont considérés comme de vains mots et ne sont propres qu'à faire des dupes des esprits se disant *esprits-forts* !

Pauvres boutons de roses ! vous aviez de bonnes pensées, vous aviez de nobles aspirations, mais Dieu n'a point cru devoir vous employer aussi dignement !

Vous avez entr'ouvert vos pétales, le soleil vous a envoyé ses brillants et brûlants rayons, la nuit vous a donné sa fraîche rosée, le papillon et l'abeille vous ont fait maintes visites, ils vous ont caressés, se sont reposés sur vos cœurs ; mais votre vie est passée obscure et ignorée, le Temps vous a fanés, vous a fauchés et « vous n'avez vécu, comme toutes les roses, que l'espace d'un matin ! » Le souvenir de votre doux parfum nous est seul resté.

PAUL CALMET.

L'homme qui rit d'un fou n'est pas nécessairement plus sage que lui-même.

Ceux qui décochent des traits d'esprit plus ou moins offensants et plus ou moins spirituels, montrent par là qu'ils ont un mauvais caractère, une âme peu bienveillante, trop attentive à saisir les travers d'autrui ils ne se font pas d'amis ou risquent de les perdre. C'est d'eux qu'un ancien a dit qu'ils aimeraient mieux perdre un ami qu'un bon mot. Le jugement le plus sévère est celui du Fabuliste :

Dieu ne créa que pour les sots
Les méchants diseurs de bons mots.